

mar cages et semblent s'y plonger, on crut qu'alors ils s'enfonçaient dans leur limon, pour n'en sortir qu'au retour de la chaleur printanière, qui les ramenait après une asphyxie de six mois. Olfus Magnus, célèbre naturaliste du Nord plus érudit qu'observateur, fut le premier qui propagea cette fable, allant jusqu'à prétendre que les pêcheurs de la Norvège prenaient souvent, dans leurs filets, un grand nombre d'hirondelles in léés aux poissons. On assurait même, qu'en exposant à la chaleur du poêle les pauvres oiseaux mouillés et engourdis, on les voyait bientôt se sécher et rentrer à la vie.

Linnée, Bullon, et même Cuvier, ont cru de tels faits! Doit-on leur en faire un crime, quand on voit encore quelques physiologistes de notre époque s'obstiner à professer que certains animaux ressuscitent!

Les hirondelles nous ayant longtemps été leur résidence hivernale, celle-ci a été l'objet de toutes les suppositions. Divers savants prétendaient qu'au lieu d'émigrer dans de lointaines régions, elles se cachaient et s'engourdissaient au fond de quelque caverna, ainsi que le font nos chauves-souris. Un des hommes les plus dignes de foi que l'on puisse citer, le chirurgien Larrey, rapportait même avoir découvert, dans les cavernes d'Aurienne, une grotte dont la voûte était tapissée d'une masse d'hirondelles qui s'y tenaient accrochées comme un essaim d'abeilles.

Mais les expériences de Spallanzani ont ruiné toutes ces fausses croyances. Ce savant abbé vit non pas s'endormir, mais périr les hirondelles qu'il voulait faire hiverner dans une glacière.

Adamson nous a appris que c'est au Sénégal que se réfugient les hirondelles durant la froide saison. Celles qui se trouvent dispersées en France se rassemblent à l'automne sur les rivages de la Méditerranée, et traversent celle-ci par bandes nombreuses, quand une inspiration suprême ou donne leur départ. Ainsi donc, l'été, l'hirondelle migonne se demeure sous la corniche des palais européens, et l'hiver elle habite les huttes de la Sénégambie.

Toutes n'atteignent pas le but de leur pèlerinage. Les flot-engloutissent celles qui ont trop compté sur leurs forces, si quelque rocher ou quelque navire propice ne se trouve à temps pour leur offrir un refuge. A diverses reprises, j'en ai vu qui, épuisées par la fatigue et la faim, s'abattaient presque épuisées sur le pont d'une frégate à bord de laquelle je traversais la Méditerranée.

Mais, après leurs longs et périlleux voyages, ces charmants hôtes de nos demeures reviennent, chaque année, avec une touchante fidélité, retrouver leur ancien asile. Si les pluies ou les vents l'ont altéré, les architectes le réparent rapidement avant de le rendre témoin de leurs amours. Spallanzani a même vu que ces couples ailés s'attachent très vivement à leurs constructions. Ayant noué des rubans diversicolores aux pattes de quelques-uns, il les reconnut l'année suivante, lorsqu'ils vinrent en reprendre possession. Il en vit y revenir ainsi pendant dix-huit années de suite. Combien parmi nous ne font pas un aussi long bail!

F. A. PORCHER.

— Meschacébé.

BULLETIN DE L'AGRICULTURE.

Les cornes chez les moutons — Si chez certains peuples du Midi on a fait du taureau un animal de combat, comme spectacle populaire, il fallait nécessairement lui laisser les cornes, les seules armes offensives et défensives de la race; mais nous n'avons jamais compris qu'on en eût agi de même à l'égard du mouton, le plus débonnaire des bêtes de la création, et le moins apte à se défendre, cornu ou non cornu, quand le loup se jette sur le troupeau.

A quoi bon alors ce luxe de cornes formidables qui écrase la grosse tête bonnasse du mouton mérinos dans la race pure et sans aucun mélange avec un sang étranger? Les éleveurs qui ont favorisé dans l'origine le développement exagéré d'un appendice aussi inutile à l'animal ont-ils supputé ce qu'il faudrait de fourrage et d'avoine pour former d'abord, et entretenir ensuite, une pareille quantité de phosphate de chaux et d'azote condensée dans les cornes, et sans aucun doute parfaitement perdu en général pour le possesseur du troupeau? Cependant ces éleveurs-là ont des successeurs qui observent religieusement leurs données peu économiques, et qui se croiraient déshonorés si leurs béliards mérinos ne portaient pas cette masse de cornes en spirales que vous savez!

Disons tout de suite qu'il n'en est pas de même partout, et que bon nombre de troupeaux mérinos, dont la laine fine est la

spéculation principale, sont aux mains d'agriculteurs mieux avisés, lesquels ont supprimé habilement la coiffure immense qui leur revenait si chère tout en nuisant encore à la production de la viande. On a peine à penser que cet exemple n'ait pas plus d'imitateurs, car, avec le temps, viendra une époque où l'art de l'éleveur se pénétrant des vérités scientifiques, on repoussera absolument une aussi fautive manœuvre.

Mais c'est surtout pour les moutons qu'on veut livrer de bonne heure à la boucherie qu'il est essentiel d'éviter les cornes. Déjà les races où la laine est tassée et imprégnée de suint éprouvent forcément un assez long retard dans l'engraissement, par la raison que la même somme de nourriture n'aurait pourvoir à la fois et aussi rapidement à tant d'exigences quelle que soit, du reste, l'abondance de l'alimentation. Aussi les cornes ont-elles été proscrites chez tous les moutons précoces comme une des conditions essentielles au but qu'on se propose. En effet, avant de se convertir en graisse, la nourriture commence par entretenir tous les accessoires extérieurs de la bête; ce n'est que le trop plein en quelque sorte des substances riches contenues dans les aliments, qui, se déversant ensuite dans les parties internes recouvertes par la peau, produit l'embon point nécessaire. Donc moins il y a de déperdition d'azote d'un côté, plus vite l'autre en profite; et voilà comment certaines races sont plus lentes à prendre l'engraissement; toutes choses, d'ailleurs, restant égales touchant la consommation alimentaire.

Nos voisins les Anglais, dont nous ne pouvons méconnaître la supériorité au point de vue de la production de la viande, et qui en consomment tant chez eux, ont tellement compris et appliqué ces principes que pas un mouton de race améliorée par eux ne porte de cornes. De plus, dans l'espèce bovine ils ont diminué autant que possible ces appendices chez leurs fameux durhams, puis les ont fait disparaître complètement dans la race d'Angus, qui, bien que plus récente de formation, gagne du terrain tous les jours.

D'autres considérations militent encore en faveur de la suppression des cornes chez nos animaux domestiques; nous n'en dirons qu'un mot pour finir: c'est le chapitre des accidents. Combien d'omnis de tout genre et souvent de graves blessures n'écrira-t-on pas, soit à l'homme qui les soigne, soit aux animaux entre eux, quand les cornes auront été supprimées partout? Et puisqu'il y a, comme on le voit, un double intérêt pour nous à entrer dans cette voie, nous espérons que bientôt tout le monde l'a suivra.

MAYRE,
aux Boulayes, près Tournaï.

— Journal d'agriculture pratique.

Des arbres gélés. — Prenons, si vous le voulez bien, un sujet de circonstance. Les plantations d'automne ne sont pas finies et beaucoup de ceux qui n'ont pu les faire en septembre et au commencement d'octobre ne désespèrent pas encore. Votre serviteur est du nombre. Cependant il ne faut pas jouer avec le temps car on pourrait s'y trouver pris, et le mieux est de se mettre en quatre et de terminer vivement les choses. Les corbeaux descendent du nord; les grues vont passer; la neige s'essaie sous le ciel gris; la gelée s'annonce presque sans frapper, et, d'entrée de jeu, en nuit, elle vient de faire de nos boues quelque chose de solide, qui porte son homme et ne crie point sous les pieds. Ceci donne à réfléchir, et ceux qui ont des arbres en route, se demandent si, durant le transport, les racines ne gèleront point. Nous l'espérons bien; mais on ne saurait après tout répondre de rien, et s'il fallait une garantie pour tranquilliser les gens, nous y regarderions à deux fois avant de la donner. Il y aurait donc, dans la huitaine ou la quinzaine, des arbres saisis en chemin de fer par le froid et des racines fortement gelées, ce qui fait nous surprendrait moins qu'une gelaison de roses ou de dahlias en plein air sous un climat froid. Admettons que l'accident prévu ou à prévoir devienne une réalité, que ferions-nous? Voilà la question.

Nous nous arrangerions de façon à faire dégeler nos arbres le plus lentement possible. C'est ainsi que les médecins s'y prennent avec ceux de nous autres qui ont le malheur de laisser geler leur nez ou leurs oreilles. On les soigne avec de la glace, de la neige ou de l'eau froide. Eh! bien, les arbres ne demandent pas d'autre traitement. Pourvu qu'on ne les expose pas au soleil, qu'on ne leur fasse sentir le feu, qu'on ne les dégoûtisse pas trop vite, on peut, dans la plupart des cas, répondre de leur vie. Tous les soins à prendre consistent donc à entretenir le refroidissement et à n'amener le dégel des racines qu'à la longue. On les mettrait dans une glacière tout